

BIOGRAPHIE

DU GÉNÉRAL

ANDREW JACKSON

ANCIEN PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

PAR

AMÉDÉE THÉOD. BOUIS

CITIZEN DE LA LOUISIANE

Vident consules, ne quid detrimenti republica
patiatur!

Que les consuls veillent à ce que la république
ne souffre aucun dommage!

Deus, hoc saluum consulem!

Bien, sauve le consul!

PARIS

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C^e

RUE SAINT-BENOIT, 7

1842

BIOGRAPHIE

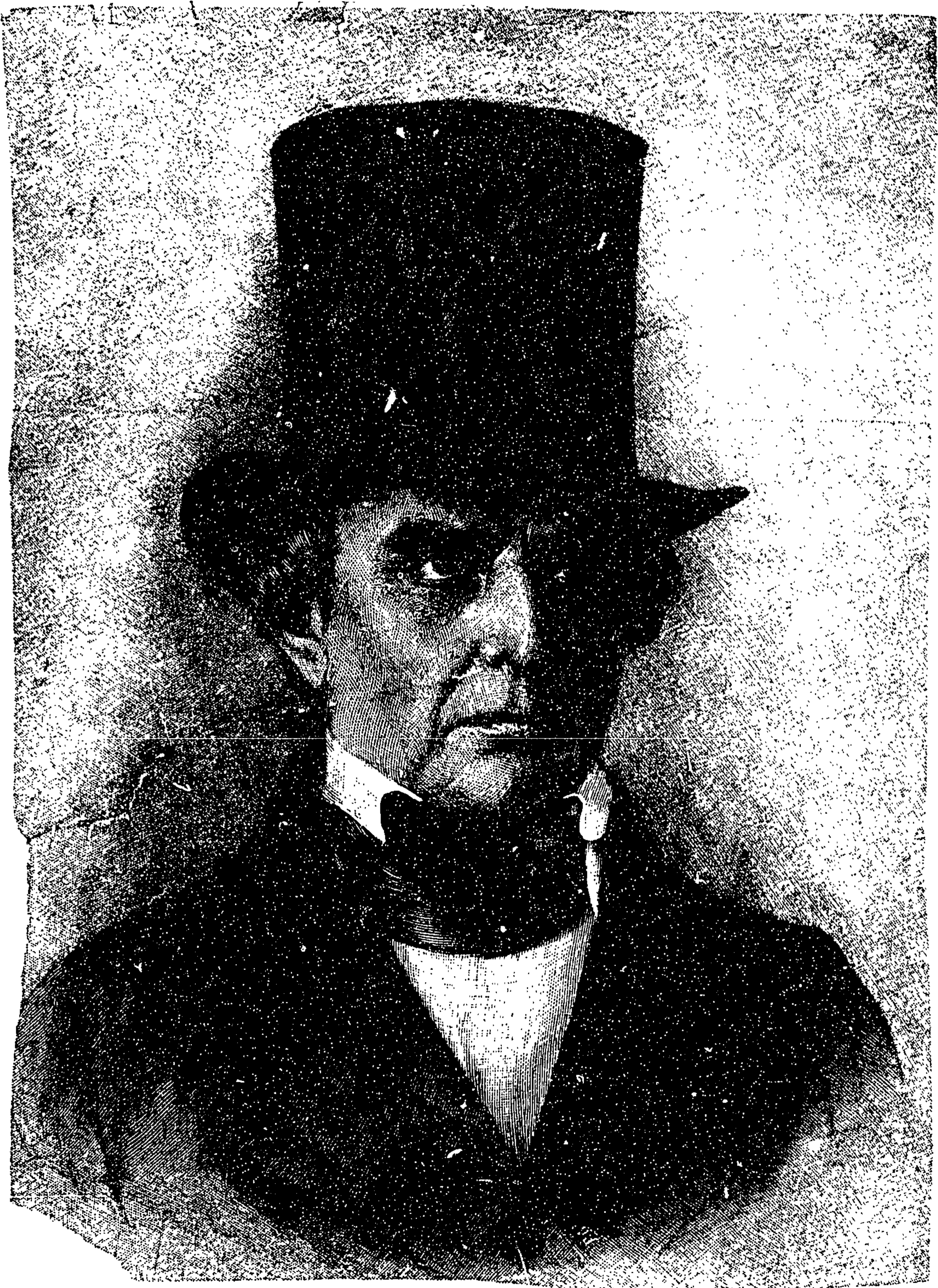
DU GÉNÉRAL

ANDREW JACKSON

ANCIEN PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS



ANDREW JACKSON.



BIOGRAPHIE

DU GÉNÉRAL

ANDREW JACKSON

ANCIEN PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

PAR

AMÉDÉE THÉOD. BOUIS

CITOYEN DE LA LOUISIANE

Videant consules, ne quid detrimenti respublica
patiatur!

Que les consuls veillent à ce que la république
ne souffre aucun dommage!

Deus, fac salvum consulem!

Dieu, sauve le consul!

PARIS

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C^o

RUE SAINT-BENOIT, 7

—
1842

AVERTISSEMENT.

Dans la première édition de cette Biographie d'Andrew Jackson, je n'ai fait qu'ébaucher les principaux traits de la noble carrière de notre illustre compatriote. Cette nouvelle édition, entièrement refondue, laissera peut-être encore quelque chose à désirer ; mais je prie mes lecteurs bénévoles de vouloir bien l'attribuer à l'incapacité du biographe, plutôt qu'à la stérilité du sujet.

Trans. from
Ms. Bib.
Aug. 11. 1821



BIOGRAPHIE

DU GÉNÉRAL

ANDREW JACKSON

ANCIEN PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS.

Sir ANDREW JACKSON naquit le 15 mars 1767. Son père, Andrew, le plus jeune de sa famille, émigra d'Irlande en Amérique, accompagné de sa femme et de ses deux fils, Hugh et Robert. Il débarqua à Charleston (dans la Caroline du Sud), et acheta, quelque temps après son arrivée, un terrain (a farm) dans les environs du petit établissement de Warsaw. C'est dans cette retraite que le jeune Andrew vint au monde : il ne connut pas son père, qui mourut lorsqu'il était encore en bas âge. Leur pauvre mère, qui était en tout le modèle des mères, ne vivait que pour ses enfants, et, à l'exemple de l'immortelle Cornélie, elle les considérait comme ses plus beaux bijoux : aussi elle sacrifia pour eux tout ce qu'une économie sage, une vie laborieuse, avaient pu lui procurer de biens. Elle se plaisait à les instruire elle-même ; pendant les longues soirées de l'hiver, elle leur racontait les souffrances de leur grand-père au siège de Carricksfergus (en Irlande), et les continuelles vexations que la noblesse irlandaise faisait endurer à la classe pauvre ; elle leur rappelait sans cesse que leur devoir était de tout sacrifier, leur vie même, pour la défense de la cause qui leur paraissait la plus

juste. Ne jouissant que d'une fortune médiocre, cette malheureuse veuve se vit dans l'impossibilité de donner à chacun de ses fils une éducation choisie. Hugh et Robert ne reçurent qu'une instruction élémentaire ; quant à Andrew, sa mère, remarquant en lui des dispositions précieuses pour l'état ecclésiastique, et une grande aptitude aux choses sérieuses, le destina de bonne heure aux ordres : il fut confié aux soins d'un certain M. Humphries, qui se chargea de faire son éducation. Andrew se livra avec ardeur à l'étude des langues anciennes : il continua ses classes jusqu'au commencement de la guerre de l'Indépendance.

La Caroline du Sud (l'État le plus nouveau de l'Union) se souleva, à l'exemple des autres États ; dans l'alternative où se trouvait chaque individu, de se réfugier dans les rangs de l'armée anglaise, ou de prendre les armes pour la défense de la cause américaine, le jeune Andrew ne balança pas un moment. Né avec toutes les qualités qui constituent la vocation et les capacités militaires, courageux, actif, entreprenant, il avait juré une haine implacable aux Anglais, oppresseurs de son pays : c'était le serment d'Annibal !

Un beau matin, il quitta le toit maternel, et se rendit au camp des Américains : c'était un jeune homme de dix-sept ans, dont la taille et les allures annonçaient au moins dix ans de plus ; on voyait éclater en lui la majesté de l'âge mûr ; son visage, rude au premier abord, mais tempéré par un certain air de gravité, lui conciliait le respect : il marchait d'un pas ferme et résolu, portant tout avec lui, comme Bias, c'est-à-dire pauvre de numéraire, mais riche de talents et d'espérances. On ne refusa pas dans l'armée un gaillard de si bonne mine, et qui promettait de faire son chemin contre vents et marées : c'était un vigoureux athlète en faveur de notre cause. Robert, le jeune frère d'Andrew, endossa aussi l'habit de soldat : Hugh, leur aîné, qui s'était engagé quelque temps auparavant, mourut bravement au champ d'honneur (1).

L'armée anglaise, sous les ordres de Cornwallis, fit son appa-

(1) Au combat du Stono.

rition dans la Caroline ; les Américains, d'une trop grande infériorité numérique, ne s'exposèrent pas aux chances d'une bataille décisive. Cornwallis traversa le Yadkin, et les refoula dans l'intérieur des terres ; Rawdon, son lieutenant, leur coupa toute retraite. La milice américaine, trop faible pour se frayer une issue au travers de l'armée ennemie, se dispersa dans le pays. On fit quelques prisonniers : parmi eux étaient Andrew et son frère Robert.

Pendant leur captivité, un officier anglais ordonna très-impertinemment au jeune Andrew de lui tirer ses bottes (1) : celui-ci répondit, d'un ton sec, *qu'il ne le ferait pas*. L'officier, courroucé de ce refus, lui adressa un coup de sabre, qui allait droit au but, et qui eût terminé les jours d'Andrew, si celui-ci n'eût paré le coup de son bras gauche, qui reçut une entaille dont l'ancien Président porte encore aujourd'hui la cicatrice. Son frère reçut, pour le même motif, et de la part du même officier, un violent coup de sabre sur la tête.

Après cet acte de barbarie, indigne d'un soldat, on les jeta tous deux dans un cachot ; enfin, quelques jours après le combat de Camden, les deux partis firent l'échange des prisonniers. Andrew et son frère furent libérés. Robert, ayant beaucoup souffert de sa blessure à la tête pendant son séjour en prison, mourut d'une inflammation du cerveau. La mère mourut peu de temps après ce fils.

Andrew, le seul de sa famille qui vécut encore, était retenu au lit par une cruelle maladie, suite des mauvais traitements qu'il avait éprouvés pendant sa courte mais dure captivité. Pas un ami, pas un parent, pas une mère, n'était là, qui, penché sur le chevet du moribond, eût pu lui prodiguer des soins, et l'aider à supporter les étreintes de la douleur. Il est à remarquer que les hommes vraiment grands sont aux prises de bonne heure avec l'adversité et le malheur : pour eux le travail est rude, le succès lent, et quelques-uns se découragent.

L'obscurité de la naissance de Jackson lui laissait tout à faire

(1) Voy. Andrew Jackson's Memoirs.

pour arriver aux dignités : son exemple nous fait voir que, si l'état d'orphelin est exposé à de grands inconvénients, il n'empêche cependant pas de devenir grand homme. Les ancêtres de Jackson datent de lui (1) ; et plus tard, lorsqu'il *brigua* la présidence, il eût pu dire, avec Marius : « Je ne puis, pour garant de
« ma conduite à venir, vous produire les images de mes ancêtres,
« leurs triomphes, ni leurs consulats ; mais je puis, s'il le faut,
« produire des piques, des drapeaux, des récompenses militaires,
« et d'honorables blessures ; ce sont là mes titres à la gloire :
« titres que je n'ai point reçus par héritage, mais que je me
« suis acquis par d'innombrables travaux, et au milieu des
« dangers. »

Une fois rétabli de sa maladie, Andrew recommença ses études sous la direction de M. Mac Cullock, homme d'un grand savoir, qui s'attacha singulièrement à développer les heureux germes que son élève avait reçus de la nature. Le jeune Jackson se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur ; il fallait réparer le temps perdu ; rien ne rebutait une avidité qui s'accroissait par les obstacles : jeune encore il apprenait à vaincre. Le succès d'une éducation choisie répondit aux soins d'un maître habile et aux dispositions d'un élève distingué.

Ses études préparatoires terminées chez M. Mac Cullock, il se rendit à Salisbury (dans la Caroline du Nord) et commença l'étude des lois sous M. Mac Cay, alors avocat, et plus tard juge de cet État ; c'était, dit-on, un homme érudit : Jackson était digne d'un tel maître.

En 1786, il reçut son brevet, et exerça pendant deux ans la profession d'avocat, à Salisbury même, où il plaida et gagna plusieurs causes importantes ; on croit qu'il eût facilement obtenu le premier rang au barreau, s'il s'y fût principalement livré, et s'il ne l'eût pas sacrifié à sa passion pour les armes, car Andrew Jackson est éloquent.

En 1788, il se rendit à Nashville (dans le Tennessee) et con-

(1) Il est des mortels favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux-mêmes, et rien par leurs aïeux.

(Voltaire.)

tinua d'exercer la profession d'avocat pour se procurer un moyen d'existence. En 1796, il fut nommé membre de la Convention chargée d'établir la constitution de l'État. Hardi, vif, ingénieux et prévoyant au suprême degré ; doué en outre d'un esprit pénétrant, et d'un grand jugement au premier coup d'œil, il se fit remarquer par une grande capacité pour le gouvernement. En récompense du zèle qu'il déploya comme *conventioniste*, et de sa bonne conduite dans une foule d'autres circonstances, il fut élu membre de la Chambre des représentants pour l'État de Tennessee, bien qu'il n'eût pas encore atteint l'âge prescrit par les règlements : il n'avait alors que vingt-huit ans (1). L'année suivante, il fut appelé à remplir les fonctions de sénateur au congrès des États-Unis ; il y siégea pour la première fois le 22 novembre 1797. Au mois d'avril suivant, des affaires particulières l'obligèrent à s'absenter du sénat.

Les armes anglaises deviennent de plus en plus redoutables : la population américaine est arrivée au comble de l'agitation. Au milieu d'un état de choses si précaire, d'une atmosphère si animée, il était bien difficile qu'un homme doué de l'organisation de Jackson persistât dans des occupations pacifiques. Et quoi qu'en ait dit Cicéron (2) il envoya sa démission au sénat, quitta la carrière d'avocat, qu'il avait embrassée d'abord, pour en suivre une plus conforme à son génie et à son tempérament. Un grand nombre de routes conduisent à la gloire ; chacun peut suivre celle que son penchant lui indique. Jackson quitta donc la robe d'avocat et ceignit l'épée : il laissa la tribune veuve d'un magistrat intègre et d'un orateur distingué.

Le général Conway (commandant la division du Tennessee) vint à mourir ; Jackson est appelé à le remplacer. Il est chargé par le gouvernement local, et bientôt après par le gouvernement central lui-même, de réduire quelques tribus indiennes devenues menaçantes. Jackson, à la tête de quelques troupes, s'acquitta de cette mission avec le plus grand succès, éteignit les soulèvements des Indiens, et commença ainsi à attirer sur

(1) Il fallait avoir trente ans accomplis.

(2) *Cædant arma togæ.*

lui l'attention de ses compatriotes. Après l'expédition, il résigne le commandement de l'armée, et se retire dans sa campagne aux environs de Nashville.

En 1814, dans le cours de la guerre que les États-Unis soutenaient contre leur ancienne métropole, les Indiens Creeks (les guerriers aux jambes nues) excités par les Anglais, et suivant l'impulsion que leur avait communiquée le génie du fameux Tecumseh, qui se faisait passer parmi les siens pour un envoyé du grand-esprit (Wacondah), attaquent les établissements de l'Union dans le Sud, se rendent maîtres du fort *Mims* sur la Mobile, et en massacrent la garnison américaine.

Le général Jackson reçoit l'ordre de marcher contre les tribus fédérées de la Louisiane, du Mississippi et de l'Alabama. Bien que souffrant beaucoup d'un bras qu'il s'était luxé quelque temps auparavant, le Général obéit à l'ordre du gouverneur de l'État de Tennessee : il descend le cours du Mississippi. Le colonel Coffee, dans une première rencontre, tue deux cents sauvages et fait un grand nombre de prisonniers ; en récompense de ce beau début, Coffee fut promu au grade de général de division.

Dans cette campagne, l'armée que Jackson avait sous ses ordres n'étant qu'un rassemblement informe de nouvelles recrues, sans discipline et sans munitions, ce Général eut à lutter continuellement contre cette soldatesque excitée à la rébellion par quelques officiers mécontents, et surtout par le général Cocke, qui, jaloux des succès de Jackson, chercha tous les moyens de faire échouer l'expédition. Le général Cocke, soldat d'une valeur souvent éprouvée, eût dû se contenter du second rang, et s'abstenir de fomenter des divisions parmi les soldats de l'armée. Un grand nombre de miliciens se mirent en marche pour retourner dans leurs foyers : Jackson, à la nouvelle de cette désertion, saisit un mousquet, s'élance au-devant d'eux, et menace d'étendre raide mort le premier qui ferait un pas de plus. Les soldats, craignant les conséquences de leur insubordination, ne persistent pas ; ils cessent de murmurer et retournent au camp.

Le gouverneur du Tennessee, Blackburn, écrivit au général Jackson pour lui offrir ses services ; il reçut en réponse la lettre

suivante du Général en chef. « J'ai reçu votre lettre, Monsieur ;
« elle m'est arrivée dans un moment où mes esprits avaient
« besoin de ce baume salutaire. Je vous remercie infiniment.
« J'ai quitté le Tennessee avec une armée aussi brave qu'en a
« jamais commandé aucun général, et mon opinion sur leur
« vaillance n'est point changée. Mais leur courage, hélas ! a été
« mis à une trop rude épreuve. J'étais peut-être dans l'erreur,
« en pensant que la mort seule pouvait détruire le courage des
« braves ; oui, j'étais dans l'erreur : mes soldats sont vaillants,
« je le sais, car je les ai vus au feu : mais les privations de toutes
« sortes les ont rendus rebelles. C'en est assez. Cependant l'expé-
« dition doit être conduite à une fin avantageuse pour nous : des
« troupes fraîches termineront ce que les autres ont si glorieu-
« sement commencé. Nous avons semé... il faut recueillir. J'ai
« grand besoin des secours que vous avez l'obligeance de m'of-
« frir... je les attends, etc. »

Il fallait un homme de la trempe de Jackson pour contenir des soldats découragés ; il fallait cependant camper, marcher, et combattre alternativement, dans la Louisiane, alors à peine peuplée, en partie inculte, à travers ces vastes marais (swamps) qui occasionnent les épidémies périodiques qui ravagent cet Etat annuellement. (1) L'armée éprouva toutes les horreurs de

(1) On connaît généralement les conséquences de l'apparition annuelle de la *fièvre-jaune* à la Louisiane.

En Amérique, l'acte le plus criant que puisse commettre un Représentant serait de demander que l'on votât quelques millions pour faire des routes, des canaux, ou encore pour entreprendre des travaux de dessèchement dans les États humides et malsains qui en ont besoin ; par exemple, la Louisiane, qui abonde en marais infects. Récemment, M. John Tyler (le Président) proposait un emprunt de quelques millions de dollars, pour combler un *déficit* dans le trésor de l'Etat, qui, à vrai dire, est un *creuset où l'or se fond*. M. Tyler offre en retour des terres situées je ne sais où. Vous verrez que M. Tyler se fera une réputation d'*emprunteur* : que ne nous fait-il vendre des indulgences une bonne fois ? Nous, citoyens, qui payons impôt, nous serions vraiment fort aises de savoir à quoi est employé l'argent provenant des impositions ? Sans doute, M. le Président, à l'expiration de ses pouvoirs, nous fera servir (en guise de compte-rendu) ce qu'on appelle en Angleterre « *a well dressed dish, in which the hand of a good cook is prominently discernible* » c'est-à-dire, un message abondant en mots *tels* que *humanity* (humanité) and *right of Nations* (droit des gens), enfin un message vide de sens, et nous lèguera un trésor encore plus vide. Les Anglais, qui sont toujours sur le *qui-vive*, vou-

la famine ; les troupes furent longtemps sans recevoir de viande : les soldats étaient nus et affamés. Un de ces malheureux alla trouver le général Jackson, pour se plaindre à lui ; il y fut d'autant plus engagé, qu'il aperçut, de loin, celui-ci assis sous un arbre, et occupé à manger quelque chose (*busily engaged in eating something*) ; il l'aborde et s'explique. Jackson l'invite à s'asseoir (*to take a seat*) et à partager son dîner. L'autre ne fait pas de cérémonie, et prend place à côté de son supérieur. Alors le futur président des États-Unis tira de sa poche (avec une gravité admirable) une grande quantité de glands qu'il avait amassés dans le voisinage du camp ; il les répandit à terre, continua son *repas*, et invita le soldat à suivre son exemple, le priant *d'excuser* s'il n'avait rien de mieux à lui offrir. Le soldat, confus, alla répandre dans le camp qu'il avait trouvé son général *festinant*, comme aux temps jadis, avec des glands, et que par conséquent, eux, n'avaient plus à se plaindre.

On dit encore que le général Jackson, pour rassurer ses officiers découragés, les invita à dîner, et leur servit pour tout potage, des glands (1). Après le repas, il leur aurait dit : « Prenez

lant profiter des circonstances, nous proposent de nous acheter (*purchase*; ce mot anglais peut se traduire par *flouter*) l'État du Maine. Le Président M. Tyler (le marchand), qui veut absolument vendre des terres, paraît disposé à céder. Le moyen serait excellent pour se procurer de quoi combler le *déficit*. Si nous cédonc l'État du Maine, je ne vois pas pourquoi nous ne vendrions pas aussi le district de Columbia. Les Anglais, en habiles Archimèdes, ne cherchent qu'un point d'appui pour le levier qui doit soulever l'Amérique entière; ce point d'appui, ils pensent le trouver dans l'État du Maine. Nous savons qu'il est difficile de résister à des gens qui vous cornent continuellement à l'oreille « *an act of generosity for a few millions* » (un trait de générosité pour quelques millions), mais il est du devoir de M. Tyler de ne pas se laisser séduire par ce ton mielleux. Les Anglais ont pour principe de demander *peu*; avec ce peu, ils font beaucoup..... ils font tout. La reine Didon, plus belle qu'Aurore aux doigts de rose, n'en était pas moins une rusée; elle ne demanda aux Africains (pour y construire une ville) que l'espace de terre que pouvait couvrir une peau de vache; eh bien, sous cette peau de vache était Carthage, et Carthage fut l'Afrique.

Revenons à la question des frontières du Maine. Les Anglais attachent une haute importance à l'acquisition de cet État. Eh bien! qu'on leur accorde un pied de terrain, et ils en auront bientôt pris quatre, dix,.... vingt, et mille; alors, Américains, l'arme au bras et garde à nous!

(1) Définitivement Jackson n'avait pas à son service la baguette magique de

« patience, mes amis, je n'ai pas l'intention de vous affamer. Si,
« au bout de deux jours, les secours que nous attendons ne
« nous arrivent pas, nous retournerons : jusque-là nous pou-
« vons supporter les étreintes de la faim (1). N'oublions pas
« que nous devons tout souffrir, pour accomplir notre entre-
« prise d'où dépend le salut de la patrie. Il y a bien des armées
« qui se sont trouvées dans des positions plus critiques. Je
« vous ai réunis pour vous faire part de mes sentiments ; je
« désire sincèrement le bien-être du soldat. Cette nuit réflé-
« chissez sérieusement sur notre situation : demain, nous nous
« réunirons encore, vous me parlerez en amis, et nous décide-
« rons ensemble le meilleur parti à prendre. »

La nuit porte conseil : le lendemain les officiers furent de l'avis de leur général : on attendit. Jackson partageait les privations de ses soldats ; il leur portait un sentiment tendre et paternel, un sentiment plein de compassion pour ce qu'il leur avait vu souffrir depuis l'ouverture de cette campagne. Enfin les secours tant désirés arrivèrent, et le général put recommencer sa marche vers le Sud. Il livra aux Indiens Creeks et Cherokees, plusieurs combats qui les affaiblirent, et les rendirent inoffensifs pour quelque temps.

Jusque là, les expéditions qui avaient été confiées au général Jackson avaient exigé plus d'audace et de courage physique, que de talents militaires. Bientôt nous le verrons aux prises avec des troupes européennes régulières : les événements ne

Moïse. On raconte encore qu'un jour ce Général distribua toute la provision de viande et de biscuits à ses soldats affamés, et ne garda pour lui que les *tripes* des bœufs que l'on avait tués. Pendant cinq jours, il ne mangea rien autre chose que ces *tripes* sans aucun assaisonnement (je veux dire sans poivre ni sel) et sans pain. Il se plaisait à qualifier ces repas de *very comfortable for a General.....* (très-confortables pour un Général).

Quelle horrible grimace n'eût pas faite Lucullus devant un plat de *tripes* !

(1) Si Jackson eût tenu un pareil langage à des soldats anglais, le lendemain il eût trouvé les tentes vides. L'Anglais veut bien se battre (et il se bat bien) mais il lui faut (en attendant qu'il meure sur le champ de bataille) *souliers, capote, vin, bière, pain, viande, et tabac* à discrétion. Ne leur parlez pas de voler à la victoire l'estomac vide, car vous pourriez bien monter à l'assaut tout seul.

tardèrent pas à lui donner l'occasion de s'éprouver dans des rencontres de cette nature.

Le général William Henry Harrison (le feu président des États-Unis), ayant eu à se plaindre du gouvernement, résigne le commandement de l'armée de Tennessee, où il commandait en qualité de major-général. Jackson, appelé à le remplacer, fut chargé de traiter de la paix avec les tribus sauvages qu'il avait soumises. Le général connaissait le manque de foi de ces peuplades ; il craignait, avec raison, que les Indiens, qu'il avait dispersés, ne se dirigeassent sur Pensacola (1), et que là ils ne se joignissent aux Anglais : il prévoyait que de grandes difficultés naîtraient de leur retraite dans les Florides. « Les Anglais, disait-il, « ne pouvant exécuter aucune opération militaire dans le Canada, « pendant l'hiver, dirigeront toutes leurs forces sur les États « méridionaux, et se liguèrent ensuite avec les Indiens. »

L'événement justifia ses prévisions : il était donc d'avis que l'on marchât sur Pensacola, capitale des Florides, qui offrirait de grandes ressources à l'ennemi s'il s'y établissait.

Jackson reprocha à Manriquez, gouverneur de Pensacola, d'avoir donné asile aux sauvages, à l'époque qu'il les combattait, et d'avoir toléré que les Anglais débarquassent dans son gouvernement les armes qu'ils fournissaient à ces peuplades pour combattre les Américains. Manriquez fit la sourde oreille et n'en continua pas moins à favoriser le débarquement des troupes anglaises dans les Florides. Les difficultés se compliquent. Jackson écrit aux gouverneurs de la Louisiane, du Mississippi, et de l'Alabama, de le seconder de leur mieux. « D'épais nuages « s'amoncèlent sur nos têtes ; je compte sur votre zèle, et sur la « vaillance des habitants de vos gouvernements pour m'aider à « les dissiper. Nos droits, nos libertés, notre constitution sont « menacés ; ce beau legs de nos pères doit être défendu par « l'élite de la nation. »

Le général Jackson se rendit ensuite à la Mobile qu'il mit sur le pied de défense. Tout portait à croire que les Anglais effec-

(1) Pensacola, ville capitale des Florides, située sur les bords de l'Escambie.

tueraient une prochaine descente à la Nouvelle-Orléans ; une fermentation générale régnait dans cette ville : Jackson en conçut une inquiétude extrême. Cependant dans toutes ces circonstances, il sut montrer une prudence et une fermeté dignes du grand Washington.

M. Clayborne, gouverneur de la Louisiane, reçut la lettre suivante du Général en chef.

« Monsieur le Gouverneur ,

« Je ne puis que vous exprimer mon sincère chagrin, en ap-
« prenant le mécontentement qui règne parmi les habitants de
« votre gouvernement. Ceux qui ne sont pas des nôtres, seront
« évidemment contre nous. Sommez les réfractaires de rentrer
« dans le devoir, sous peine d'encourir les châtimens les plus
« sévères. Il n'y a pas à balancer. Celui qui refuse de prêter son
« bras pour la défense de notre cause ne doit pas jouir des
« mêmes privilèges que les braves citoyens qui combattent pour
« la sécurité générale. Pour conjurer l'orage qui menace d'éclater
« sur nos têtes, nous devons déployer la plus grande énergie, et
« surtout la plus stricte vigilance. Établissez donc des sentinelles
« dans toutes les avenues, pour tenir à l'écart les espions, qui ne
« manqueront pas de rôder aux environs de la ville, afin de cor-
« rompre nos citoyens, et les engager à écouter des propositions
« de capitulation. Ne laissez partir aucun navire chargé de provi-
« sions, dont la prise pourrait être de la plus grande utilité à
« l'ennemi : nous ne devons pas le nourrir. Calmez l'agitation
« qui règne dans la ville ; engagez les citoyens à défendre leurs
« propriétés et de s'unir contre l'ennemi commun : une ferme
« union est le meilleur gage de la sécurité générale. Qu'ils se
« souviennent que notre mot de ralliement est... Victoire ! La
« République doit être défendue, ... elle le sera. Notre liberté ou
« la mort. »

Le général Coffee reçut du Général en chef l'ordre de se porter

sur la Mobile. Jackson fit au patriotisme des Louisianais, un appel conçu en ces termes :

« Louisianais (1),

« Votre gouvernement est engagé dans une querelle juste et
« honorable, pour la sécurité de vos personnes, et la défense des
« droits de la nation. Le seul pays de la terre où l'homme jouit
« réellement de la liberté, dont les bienfaits s'étendent également
« au pauvre comme au riche, vous appelle à le protéger contre
« l'insatiable ambition de l'Angleterre : il ne vous appellera pas
« en vain.

« Je sais que tout homme dont le cœur bat avec orgueil au titre
« d'homme libre, obéira promptement à son appel, et se ralliera
« sous les drapeaux de la République, résolu à la délivrer d'un
« danger imminent, ou à mourir noblement pour sa défense.

« Celui qui refuse de défendre ses droits, lorsqu'il y est appelé
« par son pays, mérite d'être esclave, — il mérite d'être puni
« comme traître à la patrie, — comme un complice de ses
« ennemis. »

(1) *Jackson's address to the Louisianians.*

« LOUISIANIANS.

« Your government is engaged in a just and honourable contest, for the
« security of your individual, and her national rights. The only country on
« earth, where man enjoys freedom, where its blessings are alike extended
« to the poor and the rich, calls on you to protect her from the grasping usur-
« pation of Britain : — she will not call in vain.

« I know that every man, whose bosom beats high at the proud title of
« *freeman*, will promptly obey at her voice, and rally round the Eagles of his
« country resolved to rescue her from impending danger, or nobly to die in
« her defence. He who refuses to defend his rights, when called on by his
« *government*, deserves to be a slave, — deserves to be punished as an enemy
« to his country — a friend to her foes.

« ANDREW JACKSON,
« Commander in chief. »

Tout ce qu'il y a de simple et de touchant dans cet appel au patriotisme des Louisianais, ne peut être rendu qu'imparfaitement dans la traduction que j'en donne ici. Une traduction, quelque fidèle quelle soit, laisse toujours à désirer. On peut comparer un *discours traduit*, à ces essences qui perdent ce qu'elles ont de plus subtil lorsqu'on les transvase.

Cette allocution suffit pour réveiller le patriotisme un peu assoupi des citoyens : trois mille volontaires se réunirent à la division du général Coffee.

Pendant ce temps le colonel Nicholls, commandant une escadre anglaise, débarqua, dans les derniers jours du mois d'août (1814), quelques milliers d'hommes à Pensacola; il joignit ses troupes à celles du gouverneur espagnol Manriquez. Nicholls, à la tête des troupes alliées, marche contre le fort Bowyer, situé sur une petite presqu'île à dix-huit milles au-dessus de la baie de la Mobile, dont il protège l'entrée; il commence l'attaque : le fort est vaillamment défendu par le major Lawrence. Le commandant anglais perd un œil dans le combat (1), ses troupes sont repoussées, et un vaisseau, bien pourvu d'armes et de munitions, tombe au pouvoir des Américains vainqueurs.

Le major Lawrence s'empresse d'apprendre au Général en chef l'arrivée et la défaite de l'escadre anglaise. Jackson lui envoie du renfort, l'engage à tenir bon, et se rend ensuite à la Nouvelle-Orléans. Le général Coffee était campé aux environs de cette ville : les deux divisions opèrent leur jonction, s'ébranlent, et se portent sur Pensacola, qu'elles atteignent le 2 novembre 1814. Les Anglais et les Espagnols, prévenus de l'approche des Américains, se préparent à la résistance. Jackson leur livre assaut le 6 novembre : ses troupes déploient la plus grande valeur. Manriquez est contraint de se rendre. Jackson chasse la garnison espagnole de Pensacola, y établit quelques troupes, et marche avec le reste de l'armée sur le fort Barrancas, que les Anglais (qui l'occupaient) firent sauter avant son arrivée.

Le général Jackson laissa le commandement de la Mobile au général Winchester, et partit en toute hâte pour la Nouvelle-Orléans, où il arriva le 1^{er} décembre (1814).

Il attendait du Kentucky des troupes fraîches et mieux disciplinées (mais non plus braves) que celles que pouvait lui fournir l'État de la Louisiane : ces troupes n'arrivaient pas. En cas d'une attaque à l'improviste, il n'eût pu opposer à l'ennemi que

(1) Je ne sais si l'habile *rifleman* (carabinier) avait gravé sur sa balle.....
« à l'œil de Nicholls. »

les volontaires et les réguliers du général Coffee. Les nouvelles recrues étaient composées de citoyens qui avaient abandonné la charrue pour venir défendre le pays : mais l'Américain grandit vite au feu, comme nous l'allons voir bientôt.

Jackson avait à cœur de conserver le fort de la Mobile, qui, si les Anglais s'en fussent emparés une seconde fois, les eût rendus maîtres de la rive gauche du Misissippi, et alors toute communication des États de l'Ouest avec la Nouvelle-Orléans, devenait impossible.

M. Clayborne, gouverneur de la Louisiane, seconda habilement le Général en chef.

Les Anglais firent plusieurs apparitions sur les lacs Borgne et Ponchartrain, et réussirent à débarquer au nombre de plusieurs milliers à Terre-aux-Bœufs, à quelques lieues de la Nouvelle-Orléans. Jackson concentre ses forces, marche à leur rencontre, et leur livre bataille le 23 décembre (1814). Il s'y montre habile Général et bon soldat. L'ennemi fut repoussé trois fois le même jour. Plusieurs membres de la législature de la Louisiane prirent part au combat, et s'y couvrirent de gloire. Nous citerons, entre autres, MM. Garigue Flojack, Eziel et Bufort.

Après ce petit triomphe, le bruit courut que l'amiral anglais Cochrane se dirigeait sur la capitale de la Louisiane avec des forces imposantes; aussitôt Jackson accourut sur ce point avec les miliciens du Tennessee, et réussit, au bout de quelques jours, à organiser des moyens de défense respectables.

Enfin le 4 janvier (1815), le major-général anglais Pakenham réussit, malgré la vigilance de Jackson, à débarquer quelques milliers d'hommes. Ses troupes sont d'abord repoussées dans deux combats consécutifs. Pakenham opère sa jonction avec ses lieutenants, Gibbs, Keane, et Lambert, et marche sur la Nouvelle-Orléans : il commandait à quinze mille hommes.

Jackson, de son côté, ne reste pas inactif. Renforcé par les miliciens du Kentucky, commandés par le général Adair, et bien que ses troupes ne fussent pas au niveau de celles du Général anglais (6,000 Américains contre 15,000 Anglais) (1).

(1) Nous avons dit que Jackson avait à cœur de conserver la Mobile; il y

il se dispose cependant à repousser l'ennemi qu'il rencontre le 8 janvier 1815, à quinze milles de la Nouvelle-Orléans, près du lac Borgne.

Le général américain n'ignore pas son infériorité numérique ; il place ses troupes derrière des retranchements élevés à la hâte : les Anglais, dont un épais brouillard favorise tous les mouvements, s'avancent en toute confiance, et n'hésitent pas à attaquer les Américains dans cette position. Jackson est prêt à les recevoir ; il les laisse approcher jusqu'aux bords des fossés, alors il fit faire sur eux une décharge générale qui met le désordre dans leurs rangs. Le major-général anglais, sir Edward Pakenham, et ses deux lieutenants, Gibbs et Keane, rallient les soldats, se précipitent sur les deux ailes de l'armée américaine, et essaient en vain de les enfoncer.

Enfin, après plusieurs heures d'un combat acharné, corps à corps et à la baïonnette, les généraux américains Morgan et Carroll (qui commandaient les deux ailes) les refoulent au centre ; alors Jackson, qui s'était réservé le commandement de l'artillerie, fit jouer la mitraille, et anéantit les derniers débris des forces anglaises (1). Le général, sir Edward Pakenham, tombe frappé d'un boulet ; ses deux lieutenants, Gibbs et Keane, sont mortellement blessés. Le général Lambert prend le commandement en chef ; il rallie les fuyards, et tente une dernière fois l'assaut ; ses troupes sont écrasées de nouveau : alors il ne songe plus qu'à battre en retraite. Jackson descend dans la plaine, et le poursuit l'épée dans les reins. Cependant Lambert réussit à se rembarquer, mais après avoir perdu cinq cents hommes.

Je ne puis ici qu'effleurer les choses ; car Jackson a été moins de temps à gagner la bataille que moi à la raconter.

Rendons à César ce qui est à César : Lambert déploya la plus grande valeur dans le combat de New-Orleans, et les Anglais

établit ses meilleures troupes, et en laissa le commandement au général de division Winchester.

(1) Chose bizarre ! ces mêmes Anglais qui fuyaient devant la mitraille de Jackson, étaient, quelques mois plus tard, proclamés les vainqueurs de Napoléon à Waterloo.

sous ses ordres furent admirables. Pakenham, Gibbs et Keane moururent bravement au champ d'honneur (1).

Des Français, attirés à la Nouvelle-Orléans par la liberté dont on jouissait dans cette ville, et liés aux Américains par les droits de l'hospitalité, combattirent dans nos rangs, et soutinrent leur réputation de *vaillants* : plusieurs de ces braves reçurent des armes d'honneur.

La perte des Anglais, à la bataille de la Nouvelle-Orléans, est évaluée à 3,000 hommes par le colonel Hayne, et à 2,079 par le général anglais Lambert. Les Américains, protégés par des retranchements, composés en grande partie de balles de coton, n'eurent que treize hommes tués, et sept blessés (2).

Parmi les officiers américains qui se distinguèrent à la bataille de New-Orleans, nous citerons les généraux de division Coffee, Carroll, Adair, Thomas, et l'intrépide Morgan.

Morgan est une des belles illustrations militaires de l'Amérique ; il combattit, je crois, les Indiens, dans sa jeunesse, en compagnie de William-Henry Harrisson (le feu Président) : homme d'action et d'expérience, habile pour ces coups de main qui décident d'une bataille, il fit voir, par un brillant fait d'armes, à New-Orleans, que sa valeur n'était pas au-dessous de

(1) Sir Edward Pakenham déploya dans cette circonstance une valeur chevaleresque ; il lui était réservé l'insigne honneur de mourir sur le champ de bataille. Gibbs et Keane moururent également de la mort des braves : quant à Lambert, il donna pendant un moment une rude besogne à Jackson. Il est beau de combattre un ennemi redoutable, de le vaincre, mais il est encore plus beau de lui rendre justice. Jackson ne douta jamais du mérite des généraux anglais qui commandaient à New-Orleans. L'avoir combattu, c'était déjà pour eux un titre à la gloire.

(2) Je suis redevable de la majeure partie de ces détails sur la bataille de la Nouvelle-Orléans, à l'obligeance d'un respectable planteur de la Louisiane, M. Valerien Ledoux, qui faisait partie du corps de réserve, et qui, par conséquent, fut témoin oculaire de ce terrible combat. Faute de documents à consulter, il me fallut recourir à la réminiscence, et je fus assez heureux pour me rappeler les faits les plus importants de cet événement.

Les « Mémoires d'Andrew Jackson, recueillis par un citoyen du Massachusetts » n'offrent qu'une confusion de noms, de faits groupés sans ordre ni date ; il m'a été presque impossible de m'y reconnaître. J'ai mieux aimé m'en tenir aux informations que me fit l'honneur de me communiquer M. Ledoux, en 1836, lorsque j'étais encore à la Louisiane ; je lui en exprime ici mes sincères remerciements.

sa réputation. Le général Morgan existe encore ; il réside à New-Orleans, et voit souvent le champ de bataille où il conquit ses plus beaux lauriers. Jackson et lui se sont suivis de près dans la carrière de la vie et dans celle des honneurs ; ils se suivront peut-être de près dans la tombe. Il semble que la mort attend pour complaire aux deux héros.

Nous citerons encore, comme s'étant particulièrement distingués dans d'autres circonstances, le général Winchester, le commodore Paterson, qui commandait nos forces sur le lac Ponchartrain ; les majors Arnault et Lawrence, le brave défenseur du fort Bowyer.

La défense du fort Bowyer, par le major Lawrence, est un de ces faits d'armes qu'on peut qualifier d'*héroïques* : elle n'a été égalee que récemment par la belle défense de Mazagran, en Afrique. Lawrence, à la tête d'une poignée de braves, repoussa plusieurs milliers d'Anglais et d'Espagnols alliés, et soutenus par une formidable artillerie.

La victoire de la Nouvelle-Orléans est le plus brillant et le plus saillant des faits d'armes de Jackson ; c'est celui auquel se rattachent tous les souvenirs de cette époque : toute la gloire de la génération américaine se trouve ainsi personnifiée dans sa personne. C'est l'homme dont l'Amérique s'honore le plus, après le grand Washington.

La rentrée du vainqueur dans la capitale de la Louisiane, qu'il avait si bien défendue, fut saluée par de nombreux vivat ! les rues étaient encombrées par la foule, qui se pressait sur ses pas pour le voir. Les fenêtres étaient garnies de femmes agitant leurs mouchoirs blancs, et dont les regards se concentraient sur le sauveur commun ; son nom était dans toutes les bouches : l'admiration et l'enthousiasme étaient poussés jusqu'au délire. On improvisa cette *ode* (1) à sa louange :

« Salut au chef qui, au premier cri de guerre, accourut pour
« sauver notre patrie, menacée par le glaive ennemi ; préservée,

ODE TO JACKSON.

- (1) « Hail to the chief! who hied at war's alarms
« To save our threatened land from hostile arms ;

« protégée par ses soins généreux, que chaque belle lui offre le
« tribut de sa reconnaissance; célébrons son triomphe par des
« chants d'allégresse : semez, semez des fleurs sur le passage
« de ce héros bien-aimé. Nous te saluons, ô Jackson, l'orgueil et
« la gloire de notre patrie! Jackson! dont le génie vaut un con-
« seil, dont le bras vaut une armée; sois le bien-venu, chef
« adoré! accepte nos chants de reconnaissance, ces libres hom-
« mages, ces louanges spontanées. Ta renommée vivra éternel-
« lement dans notre souvenir, et nos neveux apprendront à
« bégayer ton nom. »

Des enfants, en habits blancs, représentant les différents États de l'Union, semaient des fleurs sur son passage lorsqu'il se rendait à la cathédrale. On entonna le *Te Deum* en action de grâces pour la belle victoire remportée par les armes américaines. Le révérend abbé Dubourg, évêque du diocèse, exprima au Général, en termes vifs et brillants, la reconnaissance des citoyens pour le service signalé qu'il venait de rendre à la République; il termina par ces paroles admirables: « Que le partisan
« de l'aveugle hasard (1) se joue de notre crédule simplicité;

« Preserved, protected by his gallant care,
« Be his the grateful tribute of each fair:

« With joyful triumph swell the choral lay —
« Strew, strew with flowers the hero's welcome way.
« Jackson, all hail! — our country's pride and boast, —
« Whose mind'se a council, and his arm a host.

« Welcome, blest chief! accept our grateful lays,
« Unbidden homage, and spontaneous praise;
« Remembrance long shall keep alive thy fame,
« And future infants learn to lisp thy name. »

(1) *Address of l'abbé Dubourg to Jackson.*

« Let the votary of blinde chance deride our credulous simplicity. Let the
« cold-hearted atheist look for an explanation of important events to the mere
« concatenation of human causes: to us the whole world is loud in proclaim-
« ing a Supreme Ruler, who, as he holds the destiny of man in his hands,
« holds also the thread of all contingent occurrences. From his lofty throne,
« he moves every scene below, infuses his wisdom into the Rulers of nations,
« and executes his uncontrollable judgements on the sons of men, according
« to the dictates of his own unerring *Justice.* »

Voy. les *Mémoires d'Andrew Jackson.*

« que l'athée, au cœur froid, recherche l'explication des événements importants dans le simple enchaînement des causes humaines : pour nous, l'univers proclame à haute voix un « Régulateur suprême, qui, tenant dans ses mains la destinée de l'homme, y tient aussi le fil des circonstances imprévues. « Du haut de son trône, il dirige les événements d'ici-bas, « répand sa sagesse sur les chefs des nations, et exécute sans « appel ses jugements sur les enfants des hommes, selon les « règles de sa justice infallible. »

Les chants des musiciens, le bruit du canon, les acclamations de la foule d'admirateurs, n'était-ce pas assez pour remplir son âme des plus douces émotions ? Après la cérémonie, on le porta en triomphe ; le cortège dont il était suivi dans sa marche offrait le spectacle le plus magnifique. Les réjouissances succédèrent, dans la ville, au trouble et à l'inquiétude : tout retentissait des éloges de Jackson. Il est bien plus doux d'entendre ses éloges dans la bouche du peuple que dans celle des poètes.

Jackson quitta, quelques jours après, la capitale de la Louisiane pour retourner à Nashville, au sein de sa famille. Le congrès des États-Unis lui vota des remerciements, et le proclama le second Sauveur (the second Saviour) de son pays : récompense bien due au zèle qu'il avait montré pour le salut de la République. Jackson se retira ensuite dans sa campagne, aux environs de Nashville, pour jouir d'un repos dont il avait grand besoin.

Au bout de deux ans (en 1817), on réclama de nouveau ses services ; il eut une nouvelle occasion d'accroître sa célébrité et sa popularité. Les Séminoles, réunion d'Indiens de toutes les tribus, suscités par les Espagnols et les Anglais, qui leur fournissaient des armes et des munitions, firent de nombreuses incursions sur les territoires de la Géorgie et de l'Alabama. Ils avaient pour affidés les nègres marrons, qui fuyaient les plantations de leurs maîtres, et les Indiens du Bâton-Rouge, qui, eux-mêmes, n'étaient que des Creeks chassés de leur territoire en 1813. Ils avaient érigé, dans le village de Mickasaby (sur le Misissippi), un grand mât rouge, et y avaient arboré un drapeau

composé de chevelures humaines peintes de vermillon. Ces chevelures étaient celles des Américains qu'ils avaient massacrés. Jackson fut chargé de les réduire; il termina cette guerre en s'emparant une seconde fois de Pensacola.

En 1818, Jackson est nommé gouverneur des Florides, sous la présidence de M. Monroe; il résigna sa charge au bout d'un an.

En 1823, nommé ministre plénipotentiaire à Mexico, pour les États-Unis, Jackson refusa, alléguant pour raison, « que la présence d'un envoyé extraordinaire à Mexico, avec des lettres de créance pour Iturbide, justifierait en quelque sorte la tyrannie exercée par ce dernier sur un pays qui, de droit, devrait être libre. »

Jackson appartenait à cette époque au parti démocratique, dont il était le représentant et l'idole. En 1825, il fut vivement poussé par ce parti à la présidence de l'Union; il y eut un moment où il comptait un assez grand nombre de voix; cette fois, M. John Quincy Adams (fils du fameux John Adams, deuxième président des États-Unis) l'emporta sur lui.

Quelques-uns ont taxé Jackson d'ambition: à sa place, quel homme n'en eût pas eu? quel est celui qui n'aspire pas à l'admiration de ses concitoyens? une noble ambition est la source des grandes et belles choses. Doué d'une probité antique, Jackson est homme de moralité et d'honneur; il n'aspire qu'à la louange due au mérite. *Fabius-Washington* fut notre bouclier; nous avons besoin d'une épée, et *Marcellus-Jackson* se présenta.

Prévoyant de loin les événements de 1815, Jackson s'y prépara, et y prépara ses concitoyens. Livré aux seules inspirations de son génie et de son amour pour son pays, il parut sur la brèche, inébranlable, sans peur comme sans reproche. Il savait qu'on attendait beaucoup de lui; le zèle exagéré de quelques Généraux de district (1) (qui s'ingéraient à lui enseigner son devoir de général), les appréhensions et les blasphèmes de ses

(1) Un général de district est un *ex-simple* citoyen qui n'a jamais vu

plus chauds antagonistes, ne le découragèrent pas. Il nous fallait vaincre ou subir le joug, et Jackson, en combattant, ne prétendait à rien moins qu'à la victoire, Il ne s'agissait pas de conquérir une seconde fois notre indépendance, mais de venger une insulte faite à un pays libre : nous le répétons, il nous fallait vaincre, ou nous soumettre à la perte de nos privilèges, de ces droits précieux, qui sont essentiels à tout pays libre, et sans lesquels la propriété, la vie et la liberté sont dépourvus de toute sécurité. L'Angleterre nous faisait une guerre non loyale, mais avec cette obstination dure qui l'a toujours caractérisée dans toutes ses conquêtes. Aucun pays n'était là pour nous appuyer de ses armées ou de ses capitaux, et la France (1) avait trop de besogne elle-même pour pouvoir s'occuper de nous. Nous n'avions donc pour nous que la protection de la Providence, une cause juste, et Jackson, dont le bras valait une armée. Aux coups qu'il portait, l'ennemi eût pu croire que, comme Renaud il maniait ~~son~~ triple épée (2) : il foudroya l'Anglais avant d'avoir un nom.

Si, à cette époque, il jouissait déjà de la confiance pleine et entière de ses concitoyens, c'est qu'il en était digne : *Le peuple a des entrailles* (3) ; quand il s'agit de son salut, alors toujours sérieux, toujours sage, il appelle à la conduite de ses armées le plus sensé de ses concitoyens, celui qui mérite le plus sa reconnaissance et sa confiance par des services rendus à la patrie (4).

d'autre feu que celui de son foyer. En France, c'est la victoire qui fait les généraux : là

Point de franche épée,
Tout à la pointe de l'épée.

(1) On connaît les événements de 1812-13-14 et 15.

(2) Lamartine a dit de Napoléon : *Qu'il foudroya l'univers avant d'avoir un nom.*

(3) Mot de l'empereur Napoléon.

(4) Le général William Henry Harrison (le feu Président) ne dut son élection à la Présidence qu'à la reconnaissance de ses concitoyens.

Enfin, les Anglais reçurent le coup de grâce, et furent expulsés de la Louisiane. Depuis cette époque, grâce à Jackson, nous buvons à longs traits, et sans mesure, la coupe de la liberté.

On a aussi formulé contre Jackson des accusations de rapacité. Nous nous contenterons de dire que Jackson a une fortune médiocre pour quelqu'un qui a été (comme lui) à même de puiser dans le trésor de l'État. Cette fortune est due à sa seule industrie; car tout le monde sait que, dans sa jeunesse, il exerça la profession d'avocat concurremment avec l'état de planteur (1) : bien d'autres, à sa place (et je dis de ses accusateurs) ne se fussent pas retirés les mains vides; ces messieurs ne demanderaient que le portefeuille de secrétaire d'État, et un peu de temps..... pour le remplir : ils n'en rougiraient pas, et allégueraient pour toute excuse, « qu'il n'est pas facile de manier de la poix sans qu'il en reste aux doigts. »

Revenons à Jackson; à l'instar de ses prédécesseurs, il se considéra toujours comme le premier citoyen de l'État, et l'exemple devait partir de lui. Pour être président des États-Unis, il ne négligeait pas son administration domestique : un homme doit acquérir des biens quand il peut le faire, loyalement s'entend. Je ne veux pas dire ici que la pauvreté soit honteuse; non : « Elle est, dit Plutarque, la marque d'un cœur magnanime dans un homme sage, juste et laborieux, qui, dans l'administration publique, fait paraître toutes les vertus (2) : mais le plus souvent elle est la suite de la paresse et de l'intempérance; quand on néglige ses affaires domestiques, on ne peut s'enrichir que par des voies injustes. »

En 1828, lors de l'expiration des pouvoirs de M. John Quincy Adams, Jackson fut élu à l'unanimité. Déjà l'alarme était répandue parmi les modérés, que Jackson, s'il parvenait au pouvoir, ne tarderait pas à immoler la liberté à son ambition, à l'exemple

(1) Il est toujours bon de savoir manger à deux rateliers.

(2) Ceux qui gouvernent, a dit un ancien, sont comme les corps célestes, qui ont beaucoup d'éclat, mais qui n'ont point de repos.

de César et de Bonaparte. Ces messieurs eussent voulu qu'il apportât dans l'administration un désintéressement et une douceur *washingtoniens*; mais de son temps, *comme aujourd'hui*, les querelles de partis ~~ne sont~~ pas subordonnées aux raisons d'État. De nos jours, l'ambition cède à peine aux besoins de la République. Ennemi déclaré de ceux qui veulent introduire des réformes dans l'État, Jackson s'attacha à *éliminer* les partis turbulents, qui, en dogues furieux, déchirent tout ce qui surgit. Le président actuel des États-Unis, M. John Tyler (*the Whiggslayer*) n'a pas d'autre but (1).

Pendant la première présidence de Jackson, un schisme violent éclata dans le cabinet : les quatre Ministres-secrétaires, qui ne goûtaient pas toutes les mesures du Président, donnèrent leur démission, et laissèrent celui-ci gouverner seul la barque de l'État. Jackson se trouva un moment fort embarrassé : les explications des démissionnaires eux-mêmes ne purent jeter aucun jour sur ce mystère. Ce schisme donna lieu à mille conjectures, ou plutôt à mille *caricatures*. Une de ces caricatures, que je vis à New-York, en 1836, est assez spirituelle. Elle représente le président Jackson assis, seul, dans son cabinet, ayant l'air fort soucieux, et méditant sérieusement sur les conséquences de son opiniâtreté (*consistancy*). Les Secrétaires-démissionnaires sont représentés par quatre rats à face humaine (la ressemblance avec les Ministres est évidente) qui s'enfuient comme s'ils avaient le diable au corps. L'un de ces rats est arrêté par le Président, qui lui met le pied sur la queue, et fait de grands efforts pour le retenir. Ce rat, c'est sir Martin Van Buren, alors Secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

Jackson avait prié M. Van-Buren de rester en place jusqu'à ce qu'il lui eût trouvé un successeur. Ce fut l'occasion d'un bon *mot* pour le fils du Ministre, à qui l'on demandait : « Quand est-

(1) En vérité, M. Tyler est l'Alexandre, l'Attila des Whiggs, qui ne goûtent nullement les actes de son administration. Récemment une femme (du parti whigg sans doute) une *citoyenne* des États-Unis, une lady enfin, *épaisse* et *bouffie* de graisse du Kentucky, alla insulter le président Tyler à son domicile, et le menaça du poing. Qu'en dites-vous, ami lecteur ?

« ce que Monsieur son père sera à New-York ? » il répondit :
« Quand le Président lèvera le pied (1). »

A l'expiration de ses pouvoirs (1832), Jackson fut réélu.

Au terme de sa deuxième présidence, il rentra complètement dans la vie privée, et se retira, couvert de lauriers, dans sa campagne aux environs de Nashville, sur les bords du Cumberland : c'est là que *Cincinnatus* coule ses jours en paix, livré aux travaux de l'agriculture.

Sir Martin Van-Buren lui succéda en 1836.

L'histoire rendra compte des huit années d'administration de Jackson ; juger le Président, serait outre-passer les bornes que nous nous sommes prescrites.

Un mot de l'homme privé.

La personne de Jackson n'offre rien du robuste ni de l'élégant : il a six pieds un pouce : on le dit très-maigre, mince et sec, pesant tout au plus cent trente livres..., quand il a son épée, et beaucoup moins... quand il ne l'a pas. Habitué dès sa jeunesse à supporter les longues fatigues, personne ne les redoute moins que lui, bien qu'il soit d'une constitution débile. Il a la figure rude, maigre et martiale ; son attitude est noble et fière, sans arrogance : il porte magnifiquement sa belle tête grise, avec sa large poitrine, et ses épaules athlétiques. Son nez est aquilin, ses yeux d'un bleu foncé, et semblent flamboyer, lorsqu'il est engagé dans une discussion et qu'il s'anime.

Tous ceux qui ont eu occasion de voir Andrew Jackson et de s'entretenir avec lui, ont été charmés de ses manières et de sa politesse. Une modestie et une aménité naturelles forment le caractère de cet homme, qui, après Washington, mérite le plus la vénération de tout bon Américain. Jackson est incapable d'en imposer à ses concitoyens par la dissimulation (2).

(1) « When president Jackson, shall lift the foot. »

(2) Ceux qui, par ambition, se sont parés des dehors de la vertu, ont peine à se contraindre, quand ils sont en charge.

Illis difficile est in potestatibus temperare, qui per ambitionem sese probos simulavère. (Salluste, *bell. Jug.*)

C'est assez pour lui d'être juste,
Il n'en affecte pas le nom ;
Son cœur, de la vertu le sanctuaire auguste,
Des plus sages conseils est un trésor fécond.

On nous accusera peut-être de pousser jusqu'à l'excès la prévention en faveur de notre illustre compatriote, et d'avoir tout donné à la partialité : mais qu'importe ! nous savons aussi bien que personne que Jackson a ses défauts comme les autres, mais ils sont de ceux qui ne nuisent pas à autrui : nos louanges et notre admiration sont libres, et ne sont pas de commande. S'il a commis des fautes, nous les avons oubliées : *calomnie-t-on l'astre qui anime la nature, pour des nuages qui glissent sur son disque éclatant ?* (1).

Le général Andrew Jackson est un homme fort instruit ; l'éloquence étant l'art de conduire les esprits, il s'en fit un moyen de persuasion auprès de ses concitoyens, et l'adapta au genre de vie qu'il avait embrassée. Dans le commerce de la vie, c'est l'homme le plus doux ; sa conversation, dit-on, est pleine de sel et d'agrément. Il s'exprime avec beaucoup de facilité, et emploie des expressions choisies et châtiées qui supposent de fortes études.

Serviteur du dieu Mars dans le métier des armes,
Des dons des neuf Sœurs il sut goûter les charmes.

Ce qui prouve que la politesse, les tours délicats, et tous les agréments du bel esprit, ne sont pas incompatibles avec les mœurs d'un soldat.

Nous avons dit que Jackson avait été très-bien élevé par sa mère, qui lui avait appris à lire dans les livres saints ; c'est sans doute dans la Bible (nous aimons à le croire du moins), avec ses beautés originales et sa majestueuse simplicité, qu'il trouva de quoi satisfaire son esprit et son imagination ; il y puisa cette éloquence touchante et persuasive qui va si bien à la droiture

(1) Mot de Danton.

de son cœur (1) : aussi a-t-il le rare privilège de se faire entendre aux intelligences les plus élevées, comme aux plus modestes auditeurs.

Jackson est chrétien (2); et en bon chrétien il a pleine confiance en la Providence, qui règle avec sagesse les événements de la vie ; il ne rapporte rien à cette fortune aveugle et inconstante qu'on appelle *hasard*.

Jackson montra toujours cette sensibilité qui honore les héros. Après le combat de Tohopeka, visitant le lieu de l'engagement, il vit un petit enfant indien, couché auprès du corps de sa mère qui venait d'expirer, et qu'il ne voulait pas abandonner. Le vainqueur de New-Orleans se rappela son lit de paille et se reporta au temps de sa grande misère ; il se souvint que lui aussi avait été orphelin, abandonné, sans parents, sans amis, pour le secourir : il recueillit l'enfant, l'éleva, et le considéra toujours comme un membre de sa famille. Les louanges qu'obtient l'humanité, touchent plus ce héros que celles données aux exploits militaires ; elles sont les marques certaines d'une âme douce et formée à la vertu.

Si nous avons l'honneur de connaître particulièrement le général Andrew Jackson, nous l'engagerions à visiter encore une fois, avant de descendre dans la tombe, la belle capitale de la Louisiane : son cœur ne pourrait qu'être rempli d'émotions douces en revoyant le champ d'honneur où il s'immortalisa.

Depuis 1815, nos épées sont condamnées au repos ; elles doivent être couvertes de rouille. Si les Anglais voulaient nous faire l'honneur de nous *visiter*, *old hickory* (vieux noyer) (3) trouve-

(1) *Pectus est quod facit disertum* : C'est cœur qui rend éloquent.

(2) Par le mot *chrétien*, nous ne voulons pas dire que Jackson soit plutôt de la religion catholique que de la religion protestante ; il croit en Dieu, et cela suffit. Nous ne savons maintenant si Calvin, Luther et Rome, se disputent l'honneur de le compter au nombre de leurs fidèles.

(3) Jackson avait reçu de ses soldats le sobriquet de *Vieux-Noyer* (*old hickory*), comme Bonaparte celui de *Petit-Caporal*.

rait encore des dents pour casser les noix : et en quelque endroit de la Louisiane qu'il lui plût de frapper du pied , il en sortirait des légions.

Jackson est encore frais et robuste, bien qu'il entre dans sa soixante-seizième année : ce ne sont point les malédictions de ses concitoyens qui le conduiront au tombeau.

Puisse-t-il mourir centenaire !!

FIN.